

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère Année, No. 30.—Samedi, 18 avril 1883.  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50.—Un an : \$3.00.



LA RUSSIE ET L'ANGLETERRE EN ASIE.—FEMMES TURCOMANES.

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 18 avril, 1885

## SOMMAIRE

TEXTE : Primes mensuelles.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Le testament d'un vieux garçon, par Stanislas, Côté.—La Russie et l'Angleterre en Asie.—Le siège de Tuyen-Quan.—La Porteuse de Pain (*suite*).—La poule plumée.—Poesie : Reflets, par Maximilien Coupal.—Notes et impressions.—Récréations de la famille : Enigme, problème d'échecs et rébus.—Primes mensuelles du *Monde Illustré*.

GRAVURES : La Russie et l'Angleterre en Asie : Femmes Turcomanes.—La guerre franco-chinoise : La défense héroïque de Tuyen-Quan, par le commandant Dominé.—Canada : Carte officielle du théâtre de la guerre au Nord-Ouest.

## PRIMES MENSUELLES

## GAGNANTS DES GROS LOTS DU DERNIER TIRAGE

Joseph Richard, 52, rue Saint-Louis, Montréal, \$50.00 ; M<sup>lle</sup> Julie Lachapelle, 73, rue Barré, Montréal, \$25.00 ; Eugène Codère, Sherbrooke, \$15.00 ; Madame F. Lafrance, 1, ruelle St-Henri, Montréal, \$5.00 ; Ferdinand Côté, Lévis, \$2.00.

La liste complète des réclamants paraîtra la semaine prochaine.

N. B.—Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## ENTRE-NOUS

Il y a quelques jours, au lendemain d'une représentation donnée par les membres d'un cercle quelconque, je rencontre un de mes confrères qui m'aborde ainsi :

—J'ai lu votre compte-rendu ; vous avez été un peu dur pour les interprètes du drame représenté hier soir.

—Comment cela ? mais vous y étiez vous-même, et il me semble que vous avez fait des remarques qui s'accordent parfaitement avec ce que j'ai écrit.

—Parfait, mon cher, mais enfin il faut les ménager ; ce sont des amateurs.

—Ah ! nous y voilà, le grand mot est lâché : ce sont des amateurs. Et parce que ce sont des amateurs, moi, qui suis chargé de donner un compte-rendu de la manière dont ils se sont comportés, je dois dire exactement le contraire de ce que j'ai vu et de ce qu'ils ont fait.

Parce que ce sont des amateurs, je dois laisser ma plume de côté et prendre un encensoir.

Parce que ce sont des amateurs, il me faut dire que M<sup>lle</sup> X..., qui parle constamment tout bas, a la voix d'or de Sarah ; que M..., qui dit en plein théâtre : *je l'haïs*, est plus fort que Coquelin, et que toute la troupe en bloc vaut mieux que la Comédie Française. Mais c'est souverainement absurde, et vous me rappelez un mot de Fiorentino, à qui un auteur demandait de dire du bien d'une étoile de dix-huitième grandeur.

—Dites-moi, fit le brillant critique, écrieriez-vous une mauvaise pièce pour me faire plaisir ?

—Certes, non, mais.....

—Alors, pourquoi voulez-vous que je fasse un mauvais feuilleton pour vous être agréable ?

\*\*\*

—Comment trouvez-vous la réponse, vous qui me reprochez d'avoir été dur, quand vous admettez que les gens dont j'ai parlé m'ont donné lieu de l'être ?

—Le mot ne manque pas de justesse, mais quand Fiorentino faisait de la critique théâtrale, il avait affaire à des artistes de profession et non à de simples amateurs.

—Je trouve l'argument assez faible. C'est justement parce que ce sont de simples amateurs ou des amateurs trop simples, comme vous voudrez, que l'on doit éviter de leur faire croire qu'ils ont un talent phénoménal, quand au contraire ils ne savent ni se tenir sur la scène, ni marcher, ni parler, ni même se taire.

Je comprends qu'on soit indulgent pour un artiste de profession qui, souvent, a accepté la position qu'il occupe faute d'une autre. Ce pauvre diable a une femme, une mère, une sœur à faire vivre ; le but qu'il veut atteindre est digne de respect, et celui là a droit à une certaine indulgence qui n'a en vue que d'élever honorablement sa famille ; mais quand nous sommes en présence de citoyens qui ont un métier, une profession, en dehors du théâtre, leur permettant de vivre et qui, sans aucune raison valable, viennent monter sur les planches, écorchent d'une façon pitoyable de beaux vers ou une pièce bien écrite, ennui pendant deux heures mille personnes, afin de mettre dans leur poche de l'argent qu'ils ont extorqué sous de faux prétextes, je crois vraiment qu'il est de notre devoir de leur dire carrément leur fait.

En fin de compte, qui les force à remplir des rôles qu'ils sont incapables de jouer et à énoncer des choses qu'ils ne comprennent pas ?

Passé encore quand il s'agit de faire la charité, quand on veut venir en aide à une institution de bienfaisance, (quoiqu'à vrai dire il me semble qu'on peut trouver le moyen de faire le bien sans recourir à ce mal), mais je le répète, à part ce cas, nous devons la vérité au public qui nous lit et qui paie notre journal.

Tenez, en fait d'amateurs, je n'ai réellement admiré que ceux qui ont joué, il y a deux ans, *Le voyage de M. Perrichon*, au profit de l'Hôpital Notre-Dame. Ceux-là étaient bons, excellents même ; ils ont travaillé sérieusement et ont mérité le splendide succès qu'ils ont eu.

Pourquoi ne pas faire comme eux et n'arriver devant le public que quand la pièce est bien suée et que tous les rôles sont remplis convenablement ?

—Vous ne pouvez cependant pas exiger de tous les amateurs les qualités que vous admirez, avec raison, chez ceux qui ont joué *Le voyage de M. Perrichon*.

—Pourquoi non ? avec beaucoup de travail et une bonne direction, on arriverait au même résultat. Mais la plupart des amateurs trouvent cela inutile, habitués qu'ils sont à être encensés et louangés par tous les journaux. Après avoir été sifflés la veille, ils sont heureux, le lendemain, de voir que tous les *carrés de papiers* (comme Alphonse Karr désignait les journaux) s'accordent à dire que jamais plus grands artistes n'ont paru sous la calotte des cieux.

Avec un système de critique aussi déplorable, on arrive à des résultats impossibles, et c'est ainsi que l'autre jour, un monsieur à qui j'ai reproché d'avoir fait de mauvais vers, m'en veut à la mort, m'appelle *reporter* et dit que j'ai de grandes jambes.

Ce n'est pourtant pas la faute de mes jambes s'il est mauvais poète !

\*\*\*

Pour vous prouver jusqu'à quel point certains amateurs ont l'esprit faussé quand il s'agit d'eux-mêmes, je vais vous confier un acte, peu louable cependant, que j'ai commis ; mais qu'il soit entendu que c'est *entre-nous*.

Un jour que j'avais à faire le compte-rendu d'une représentation qui avait eu lieu la veille, et à laquelle je n'avais pas assisté, je me trouvai assez embarrassé. Impossible d'aller aux renseignements, les compositeurs attendaient ma copie.

Je pris un journal, vieux de trois ou quatre ans, et je découpai, avec mes ciseaux, (cela va faire plaisir à mon poète incompris) le compte-rendu d'une pièce jouée à l'époque par une excellente troupe française, mais qui n'avait aucun rapport avec celle de la veille, et ne fis que changer les noms des artistes,

Cela faisait une salade, un méli-mélo, un galimatias ridicules.

M. X..., qui remplissait un rôle de traître, n'avait jamais eu autant de verve, de brio, etc. ; M<sup>lle</sup> Z..., soubrette, avait trouvé des accents si émouvants, si pathétiques, que toute la salle éclatait en sanglots, etc., etc.

Eh bien ! les artistes ont trouvé cela délicieux, et l'un d'eux voulait même m'inviter à dîner. Je me suis dérobé à ses remerciements par une fuite habilement calculée.

\*\*\*

Avec la manie d'éloges à jet continu et mono-

tone, comment voulez-vous que le public apprenne à discerner le bon du mauvais ?

Nous nous sommes aperçus de l'absurdité de notre habitude de faire des louanges hyperboliques, quand M<sup>me</sup> Albani est venue en Canada. En consultant les comptes-rendus de différentes soirées musicales, et en relisant ce qu'on avait dit de chanteuses à qui il ne manquait, pour être artistes, que la voix et la connaissance de la musique, on s'est demandé à quelle forme de langage il fallait avoir recours pour exprimer l'admiration profonde que l'on ressentait pour cette grande artiste.

Peine perdue, on avait déjà tout dit pour de simples écolières !

\*\*\*

Loin de moi l'idée de décourager les amateurs de monter des pièces et surtout de bonnes pièces, je veux seulement les prévenir contre les éloges outrés qu'on leur accorde et auxquels le public ne croit pas.

Je veux aussi les habituer à lire une critique sans se soulever comme une soupe au lait et, au contraire, à en faire leur profit.

Je veux surtout leur conseiller de travailler sans relâche, d'écouter les bons avis, de soigner leur diction et d'étudier sérieusement leur rôle pour bien rendre l'idée de l'auteur et la faire comprendre au spectateur.

Qu'ils jouent moins souvent et mieux.

Pour cela, il faut trois choses : des dispositions naturelles, du travail et de l'intelligence.

\*\*\*

LE MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui une carte du Nord-Ouest, qui permettra à nos lecteurs de suivre la marche des troupes que l'on dirige chaque jour sur le théâtre des hostilités.

Les commentaires marchent de plus belle au sujet des griefs allégués par les partisans de Riel pour justifier leurs actes, et l'opinion d'une grande partie de la population de notre province leur était assez favorable, quand la nouvelle de l'horrible massacre du Lac-aux-Grenouilles nous est parvenue.

Vous connaissez les détails de ce lâche assassinat.

Il est donc trop tard maintenant pour en arriver à une entente pacifique. Le sang a coulé, mais on se rappellera toujours que ce sont les troupes du gouvernement qui ont tiré les premiers coups de fusil.

Mgr Lynch a bien défini la situation quand il a dit l'autre jour en parlant des sauvages : "Ce ne sont pas des balles qu'il faut leur envoyer, c'est du pain."

Il est évident que les malheureux ont fini par avoir recours à la force quand il n'y avait pas moyen de faire autrement, et nous voyons que tous les chefs de tribus ont fait la même réponse à ceux qui ont essayé de les détourner de se mettre en révolte :

"En restant tranquilles, ont-ils dit, nous sommes certains de mourir de faim, eh bien ! mieux vaut une balle."

Tout cela ne serait peut-être pas arrivé si un certain ministre n'avait préféré dormir plutôt que d'écouter les conseils que lui donnait l'hon. M. Royal, il y a trois mois à peine.

\*\*\*

Le moment est venu de payer nos plaisirs d'hiver ; la neige, qui nous a fourni pendant longtemps de joyeux passe-temps et des chemins admirables, la neige va disparaître, son œuvre est terminée ; après avoir protégé les arbustes contre les morsures du froid, elle commence à fondre, pour laisser la place au soleil vivifiant qui vient réveiller le laboureur, en lui disant que le moment est venu de creuser les sillons.

Mais ce changement de décor de la nature, cette transition brusque ne se fait pas sans entraîner quelque malaise.

Déjà la fonte des neiges a amené une crue des eaux, et sur les rives des fleuves et rivières on s'attend à une inondation.

\*\*\*

Le câble nous a appris la fin des hostilités entre la France et la Chine. La conquête du Tonquin est reconue, et le Céleste Empire s'avoue vaincu.

Ne croyez pas, cependant, que cet aveu se fasse franchement et simplement.

Les Chinois sont gens d'étiquette et ont une prédilection marquée pour les euphémismes.

Ainsi, au lieu de dire : "C'est bien, nous avons été battus, restons tranquilles, nous en avons assez, faisons la paix," voici comment s'exprime le Fils du Ciel :

"L'empereur de Chine ayant été informé que les Français ont humblement demandé la paix, daigne se rendre gracieusement à leur prière."

C'est très fort de la part de gens qui ont été rossés vingt fois depuis un an !

\*.\*

Les enfants ont des réponses d'une délicatesse telle que l'on serait parfois tenté de les prendre pour des courtisans consommés, si l'on ne connaissait pas leur franche et charmante naïveté.

Pierre, très bien disposé l'autre jour, venait de faire mille câlineries à sa maman, qui lui dit :

—De qui donc apprends-tu toutes ces gentillesses ?

—Mais..... de toi, maman !

LÉON LEDIEU.

[Pour le Monde Illustré]

## LE TESTAMENT D'UN VIEUX GARÇON

RÉCIT

JEAN-MARIE BOUËT avait atteint la cinquantaine sans avoir songé à prendre femme.

Jusque là, il s'était fait ce curieux raisonnement : "Bien mal avisé est celui qui sacrifie sa liberté pour river à sa vie la lourde chaîne du mariage, et s'expose à toutes les angoisses et à toutes les obligations du chef de famille. Il est mille fois mieux d'être libre. On va où bon nous semble, on agit suivant ses goûts, sans se gêner et sans gêner les autres, enfin on se coule une vie des plus douce."

Mais depuis qu'il se sentait sur le déclin, depuis qu'il constatait le progrès des rides autour de ses yeux et sur son front, Jean-Marie Bouët pensait tout autrement.

Il ignorait, en effet, les soucis de la vie conjugale, il ne se faisait aucune idée des douleurs qui accablent le père de famille lorsque la maladie ou la mort viennent frapper ses enfants ; mais, d'un autre côté, il sentait l'ennui l'envahir, il se voyait dans l'isolement, il s'apercevait enfin qu'il lui manquait quelque chose.

Il n'avait pas à côté de lui une femme aimante et dévouée, dont la douce compagnie lui rendit la vie moins amère, qui partageât ses pensées et ses espérances.

Il était puni pour avoir dédaigné d'obéir à cette loi du Créateur, qui oblige l'homme du monde à se marier sous peine de déchéance morale et physique.

Il avait bien songé à ses neveux et à ses nièces pour jeter quelques fleurs sur son passage, pour ensoleiller un peu l'automne de sa vie, mais il découvrit bientôt que les attentions dont il était l'objet n'avaient qu'un but : sa fortune, car il était immensément riche, en argent, en actions de chemins de fer et en immeubles.

Les neveux et les nièces ne tarissaient pas de bon procédés à son égard, ils le cultivaient, comme on dit en termes vulgaires.

C'était à qui lui procurerait les meilleures occasions de se distraire. Les nièces surtout s'épuisaient en cajoleries de toutes sortes et en cadeaux gracieux, dont la plupart consistait en articles fins de toilette, parmi lesquels les casquettes de fumeurs, les turbans et les pantoufles à fleurs en reliefs étaient les plus nombreux. Bref, neveux et nièces ne juraient que par Jean-Marie Bouët.

Celui-ci sentait si bien que l'intérêt seul était au fond de toutes ces prévenances, qu'il eut à peine besoin de l'épreuve suivante pour s'en convaincre.

Discret comme tous les vieux garçons riches, il avait laissé croire que sa fortune était toute placée dans certaines actions d'un chemin de fer canadien, alors très en vogue et rapportant de gros dividendes. Tout à coup, ces actions baissèrent à tel point qu'un grand nombre de leurs porteurs furent totalement ruinés.

Chacun crut naturellement que Jean-Marie Bouët était du nombre.

Lui-même fit part à ses neveux de cet événement, en leur écrivant :

"Mes chers neveux, —Je suis ruiné de fond en comble. Pendant que j'étais riche, il n'était sorte de cadeaux que vous ne me fassiez. Je n'en avais nul besoin. Maintenant, je suis pauvre, je viens donc vous demander de me recueillir chez vous à tout rôle."

Ils s'excusèrent. Celui-ci était trop endetté pour augmenter d'avantage ses charges. Celui-là venait de perdre une somme considérable dans une spéculation malheureuse. Les plus durs pour lui furent ses nièces, toutes lui reprochaient d'avoir été imprudent et de n'avoir pas su conserver son bien.

Parmi les neveux de Jean-Marie Bouët, il y en avait un, Pascal, un ouvrier maçon, très pauvre. Il vivait à grande peine de son métier, dans un des faubourgs les plus reculés de Montréal.

Au temps de la prospérité de Jean-Marie Bouët, Pascal ne lui avait jamais fait de présent—il était trop pauvre pour cela—il allait seulement lui faire une visite au jour de l'an, par politesse.

Malgré que Jean-Marie n'aimât pas beaucoup Pascal, celui-ci, cependant, le chérissait en souvenir de sa mère qui ressemblait à Jean-Marie.

Un jour que Pascal apprit la ruine de son oncle, il alla le voir.

—Mon cher oncle, lui dit-il, dans notre faubourg on vit à très bon marché. Nous pouvons vous loger chez nous, sinon richement, du moins confortablement. Notre nourriture n'est pas bien délicate, mais il y en aura assez pour un de plus, venez chez moi, c'est de bon cœur que je vous offre l'hospitalité.

Jean-Marie fut vivement touché de cette offre, il l'accepta sur le champ et alla s'installer chez Pascal.

Il y vit des choses qu'il n'avait jamais soupçonnées : comment avec de l'ordre et de l'économie on peut tirer parti de tout ; comment avec une mutuelle affection entre les époux, une tendresse ferme pour les enfants, avec des concessions réciproques, avec une religion sincère, comment la paix peut régner dans un ménage que l'on croirait malheureux.

Pendant près d'une année, le dévouement de la famille de Pascal ne se démentit pas un seul instant. Au bout de ce temps, Jean-Marie Bouët, croyant l'épreuve suffisante, leva le masque, il parut recueillir quelques débris de sa fortune ; il se trouva enfin que jamais il n'avait été en déconfiture, et qu'il avait voulu seulement éprouver ses neveux.

Il aurait bien aimé rester encore avec Pascal, mais, de peur de le gêner, il préféra retourner à son ancienne demeure.

Pascal ne se montra pas plus empressé auprès de son oncle, maintenant qu'il était redevenu riche ; ce qu'il avait fait, c'était pour accomplir un devoir.

Cependant, les autres neveux, avides, recommencèrent leurs manœuvres ; Jean-Marie Bouët, on le sait, ne croyait guère à leur sincérité, mais il y était habitué, au point qu'il en vint presque à rapprocher à Pascal de l'oublier.

STANISLAS COTÉ.

(La fin au prochain numéro)

## LA RUSSIE ET L'ANGLETERRE EN ASIE

(Voir gravure)

Nous croyons utile de dire quelques mots des pays et des peuples que la Russie et l'Angleterre entraîneront fatalement dans la guerre qui se prépare : les Turcomans-Tekkés et les Afghans.

Les Turcomans furent soumis par la Russie, à la suite de la campagne de 1880, qui aboutit à la conquête de l'Oasis de Merv. C'est là en effet que ces peuplades, vivant de rapine et de brigandage, avaient établi le centre de leurs opérations.

Enhardis par leur nombre et par la rapidité de leurs mouvements, ces pillards poussaient l'audace jusqu'à attaquer les expéditions partielles, chargées surtout de grandes reconnaissances.

Les Turcomans sont de haute taille, robustes, énergiques, durs à la fatigue et sachant supporter toutes les privations. Ils possèdent d'excellents chevaux, petits, mais vigoureux. Leur force armée

consiste en une nombreuse cavalerie, et la partie virile de la nation dépasse 300,000 âmes.

Ces simples détails suffisent à montrer de quels précieux auxiliaires la Russie dispose sur la frontière des Indes.

Les Turcomans, pour la plupart, habitent sous la tente, et ils mettent un certain luxe dans leur manière de se vêtir. Ils sont relativement riches, et leurs nombreux chameaux, moutons, chèvres, chevaux fournissent à tous leurs besoins, leur permettant même de se procurer du dehors ce qui leur manque.

Les femmes Turcomanes, qui sont coquettes, échangent volontiers les produits de leurs troupeaux contre des bijoux. Sous la tente ou dans la maison, elles sont simplement vêtues d'une longue chemise de toile bleue, fermée par devant et coiffées du *dochoutok*, mouchoir de coton blanc ou bleu, roulé autour de la tête. Mais, les jours de fête ou de cérémonie, c'est bien une autre affaire.

Par dessus la chemise on passe une robe d'étoffe de laine et même de soie, et sur le *dochoutok* prend place un grand bonnet sur lequel est monté un véritable édifice de feutre, revêtu d'étoffes, la partie la plus curieuse de l'ajustement. Le devant est entièrement couvert de pièces ou de médailles d'argent, dont deux rangées descendent le long du visage qu'elles encadrent, mêlées à de nombreuses chaînettes de même métal. Ainsi parées, les Turcomanes ressemblent à des idoles, ce qui n'empêche les Turcomans de les placer dans leur affection après les chevaux, ces compagnons de fatigues et de dangers.

## LE SIÈGE DE TUYEN-QUAN

(Voir gravure)

TUYEN-QUAN était assiégé depuis la fin de janvier par La-Vinh-Phuoc, commandant environ 10,000 hommes, tant Pavillons-Noirs que soldats réguliers. Après la prise de Lang-Son, le général Brière de l'Isle et le colonel Giovanninelli marchèrent au secours de la ville. Le 2 mars, ils rencontrèrent Lu-Vinh-Phuoc qui, à la tête de 8,000 hommes, attendait les troupes françaises à Duoc, dans des positions retranchées formidables.

Malgré leur fatigue et l'infériorité du nombre, les troupes françaises, habilement conduites, furent merveilleuses d'entrain et de bravoure. Elles combattirent héroïquement et enlevèrent trois forts défendus par des mines. Le 3 mars, après un combat aussi acharné que celui de la veille, elles s'emparèrent des autres forts et mirent les Chinois en déroute. On délivra alors les assiégés. La conduite du commandant Dominé, qui a soutenu héroïquement le siège dans Tuyen-Quan avec 300 hommes, a été admirable.

Les assiégeants chinois étaient commandés par des Européens. Ils avaient ouvert, mais vainement, devant la ville, plusieurs tranchées parallèles et fait sauter une partie des remparts. L'ennemi avait même réussi à faire une brèche au corps de place. Les Français ont repoussé victorieusement sept assauts successifs et infligé à l'ennemi des pertes considérables.

Quant au chef de bataillon Dominé, qui commandait à Tuyen-Quan, il était depuis près d'un mois enfermé dans la ville avec la vaillante petite troupe et privé de toute communication avec le reste de l'armée, qui, avant de la délivrer, devait s'emparer de Lang-Son.

Depuis l'ouverture de la première brèche, c'est-à-dire depuis le 12 février, il a dû livrer des combats quotidiens et soutenir des assauts furieux. La place n'étant défendue que par de mauvais remparts annamites, le commandant Dominé avait fait construire une série de retranchements de seconde ligne devant lesquels l'ennemi a dû s'arrêter. Les Pavillons-Noirs et les Chinois, qui étaient en nombre considérable et pourvus d'artillerie et de fusils à tir rapide, ont constamment été repoussés avec de grandes pertes par les 300 braves qui formaient la garnison.

Le siège de Tuyen-Quan et la résistance héroïque du commandant Dominé méritent de prendre place, dans les fastes militaires, à côté des actions d'éclat les plus fameuses.

La France doit être fière de ses vaillantes troupes.



LA GUERRE FRANCO-CHINOISE.—LA DÉFENSE HÉROÏQUE DE TUYEN-QUAN, PAR LE COMMANDANT DOMINÉ

LA

## PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)

XXX

JEANNE recommença presque dans les mêmes termes le récit qu'elle avait déjà fait à l'abbé Laugier, à sa sœur et à Etienne Castel, mais l'impression produite par ce récit fut malheureusement bien différente. La voix émue, l'expression touchante de son visage avaient porté la conviction de son innocence dans l'esprit de ses premiers auditeurs. Le magistrat prévenu n'écoula la prisonnière qu'avec un sourire d'incrédulité. Quand elle eut achevé, il lui dit d'un ton railleur :

—Vous avez une imagination féconde, mais vos inventions sont plus romanesques que vraies-semblables.

—Ainsi, fit Jeanne, vous ne me croyez pas ?

—Pour vous croire, il faudrait pousser bien loin la naïveté ! La fable que je viens d'entendre ne soutient point l'examen. Comment, vous recevez une lettre pareille à celle que vous prétendez avoir été écrite par Jacques Garaud et vous n'attachez à cette lettre aucune importance ! Vous la jetez dans un coin de votre logis ! Comment, vous, l'obligée, vous, la protégée de monsieur Labroue, vous voyez votre protecteur assassiné dans sa maison en feu, et vous prenez lâchement la fuite, au lieu de rester à votre poste pour éclairer la justice et pour dénoncer le vrai coupable qui vous est connu ! Allons ! Allons ! De tout cela la logique est absente ! Vous vous êtes dit : " Jacques Garaud est mort ! Je l'accuserai ! Il ne ressuscitera point pour me démentir ! "

XXXI

Jeanne, que le découragement et le désespoir envahissaient de nouveau, se tordit les mains.

—Ce que vous venez de me dire, balbutia-t-elle, je me le suis répétée vingt fois. Les preuves me manquent, je le sais bien. Si l'accent de la vérité ne vous touche point, je suis perdue !

—Vous tâcherez de convaincre le jury de votre innocence.

—Je n'ai plus d'espoir qu'en Dieu désormais.

—Au lieu de vous obstiner dans le mensonge, pourquoi ne pas aborder la voie du repentir et des aveux ? La justice vous en tiendrait compte.

—Je ne puis avouer, n'étant pas coupable.

Le juge d'instruction fit un geste d'impatience.

—Vous n'avez rien à ajouter ? demanda-t-il ?

—Rien, monsieur.

—Vous persistez dans vos dénégations ?

—Je persiste.

—On va vous donner la lecture de votre interrogatoire, et vous le signerez.

Ces formalités remplies, les gardes de Paris, qui avaient amené Jeanne dans le cabinet du juge d'instruction, l'emmenèrent et la réintégrèrent au dépôt, d'où elle fut extraite le lendemain pour être écrouée à la prison de Saint-Lazare. Le procès s'instruisit avec une extrême rapidité, et le juge adressa les pièces à la chambre des mises en accusation, qui renvoya l'accusée devant les assises du département de la Seine.

Le curé Laugier s'était activement employé pour Jeanne. Il avait remué ciel et terre afin de sauver la malheureuse femme et fait agir en sa faveur toutes les influences dont il disposait. Partout on lui répondit qu'il protégeait une créature indigne d'inspirer l'intérêt et même la compassion. Le juge Delaunay, chez lequel il s'était présenté pour obtenir l'autorisation de voir Jeanne dans sa prison, lui avait refusé cette autorisation, et l'inculpée était au secret et ne devait, par conséquent, communiquer avec personne. A son refus, le magistrat avait cru devoir ajouter ces mots :

—Croyez-moi, monsieur le curé, abandonnez cette femme. C'est un monstre d'hypocrisie !

L'ecclésiastique en arrivait à se demander s'il ne jouait point un rôle de dupe en se laissant

prendre aux belles paroles d'une coquine. Il était allé aux renseignements. Personne n'ignorait que le contremaître accusé par Jeanne Fortier était mort victime de son dévouement ; donc, Jeanne, seule, avait commis les crimes d'incendie, de vol et d'assassinat. Bref, le doute entraînait dans l'esprit de monsieur Laugier. E conduit par tous ceux auxquels il s'adressait, il perdait à la fois la confiance et le courage.

La seule chose obtenue par lui fut que le petit Georges restât dans sa maison au lieu d'être envoyé à l'hospice. Georges s'habitua à la cure où on l'enveloppait d'affection, où on le comblait de caresses. Madame Darier retrouvait avec cet enfant la joie de la maternité qu'elle avait goûtée un instant jadis. Georges aimait à l'adoration " sa petite maman Clarisse." C'était ainsi qu'il la nommait. Le gamin réunissait en lui, du reste, tout ce qu'il fallait pour se faire aimer, aussi l'abbé Laugier ressentait une tendresse profonde à l'endroit de ce pauvre être innocent à qui la justice, sans doute, allait enlever sa mère.

Trois mois s'étaient écoulés depuis l'arrestation de la veuve de Pierre Fortier. Le jugement devait avoir lieu dans une huitaine de jours. A l'âge de Georges les enfants oublient vite. Georges n'oubliait pas encore, mais il pensait déjà moins souvent à sa mère dont on évitait de parler devant lui.

—Si la malheureuse est condamnée, disait madame Darier à son frère, mieux vaut qu'il ne se souvienne point et qu'il ignore plus tard la souillure faite à son nom. D'ailleurs, j'ai un projet.

—Lequel, chère sœur ?

—Celui d'adopter cet enfant si le jury se montre sévère et inflige à sa mère une peine de longue durée. Je lui donnerai mon nom, je l'éleverai, nous en ferons un homme dont nous serons fiers un jour, et nous n'aurons point laissé le chagrin et la honte envahir son âme. M'approuves-tu ?

—Je t'approuve de toutes mes forces, chère sœur. C'est une bonne pensée qui t'est venue, mais pour la réaliser nous devons attendre que le jugement soit rendu.

—Nous attendrons. Crois-tu toujours à l'innocence de Jeanne Fortier ?

—Je ne sais plus. Je suis ébranlé, je doute. Mais si cette malheureuse est coupable, l'enfant ne doit point porter la peine des fautes de sa mère et nous ferons en sorte qu'il ne connaisse jamais le nom de la condamnée.

Le jour où le jugement devait être rendu arriva. Le triple crime d'Alfortville avait fait d'autant plus de bruit que la victime était un ancien élève de l'École polytechnique, un homme connu et estimé. Une foule considérable, difficilement contenue par les gardes de Paris et les gardiens de la paix chargés du service d'ordre, envahissait dès le matin les abords de la salle des assises. Dès qu'on ouvrit les portes, cette salle se trouva bondée. Les jurés arrivèrent, puis la cour. On amena l'accusée ; le président des assises déclara l'audience ouverte.

La détention, la mise au secret, la conviction de son impuissance absolue dans la lutte qu'elle allait soutenir contre la justice, avaient brisé Jeanne et anéanti chez elle toute énergie physique et morale. D'avance elle se sentait condamnée.

—Mes enfants, mes pauvres enfants ! se disait-elle avec désespoir, ne les reverrai-je donc jamais ? jamais plus ?

L'abbé Laugier, sa sœur et Etienne Castel étaient venus à Paris pour assister à l'audience où Jeanne serait jugée. La liste des témoins comprenait un grand nombre de noms. En tête se trouvaient ceux du caissier Ricoux, de madame François, l'épicière d'Alfortville, de David, le garçon de bureau, et de madame Bertin, la sœur de M. Labroue.

Lecture fut faite de l'acte d'accusation. Il était écrasant. Après l'avoir écouté la foule, entassée dans la vaste salle de la cour d'assises, considérait Jeanne comme la dernière des misérables. On procéda à l'interrogatoire des témoins. Nous ne reviendrons pas sur les dépositions que nos lecteurs connaissent et qui toutes accablaient l'accusée. La malheureuse n'avait pas un seul témoin à décharge à faire entendre. Sur tous les points, sauf un seul, la culpabilité semblait indiscutable.

Qu'était devenu l'argent volé ? Le ministère public affirmait que la veuve de Pierre Fortier avait caché cet argent quelque part, en un lieu sûr, où elle comptait bien le retrouver un jour. Sa misère apparente, son dénûment complet au moment de l'arrestation, ne pouvaient être qu'une comédie. Si plausible qu'elle fût d'ailleurs, cette assertion du ministère public ne s'appuyait sur aucune preuve.

La parole fut donnée à Jeanne. Quoique ne conservant pour ainsi dire aucun espoir de démontrer son innocence, la pauvre femme ne s'abandonna point, parla d'une façon énergique et expliqua au tribunal les motifs de sa fuite : les menaces de Jacques Garaud, ses violences, et l'anéantissement par le feu de la lettre écrite par lui. Ce récit, au lieu de concilier à l'accusée la bienveillance des jurés, les irrita. Le cynisme de Jeanne leur parut monstrueux. La misérable créature osait calomnier l'homme qui avait payé de sa vie son généreux dévouement à son patron ! Ce nouveau crime couronnait dignement les crimes antérieures !

On avait nommé à Jeanne un avocat d'office. C'était un homme de talent, et il le prouva. Une seule chose manquait à son plaidoyer, la conviction. Comment aurait-il semblé convaincu, lorsque lui-même ne croyait point à la non-culpabilité de sa cliente.

Après la réplique du ministère public, le jury se rendit dans la salle de ses délibérations. Son absence ne dura pas plus de vingt minutes. Lorsqu'il revint, un grand silence se fit. Le chef du jury prit la parole. A l'unanimité, les jurés déclaraient l'accusée coupable du crime d'assassinat, d'incendie et de vol. A la majorité des voix, ils admettaient des circonstances atténuantes. Les membres de la cour appliquèrent les articles de la loi. Jeanne Fortier fut condamnée à la réclusion à perpétuité.

En entendant cette condamnation terrible, la malheureuse poussa un cri de douleur et s'évanouit. On fut obligé de l'emporter à la Conciergerie d'où on la transporta, toujours inanimé, à Saint-Lazare. Quand elle reprit connaissance à l'infirmerie, elle prononçait des mots sans suites, des phrases incohérentes. Une violente fièvre cérébrale venait de s'emparer d'elle et mettait sa vie en danger.

\*.\*

Jacques Garaud, dont la condamnation de Jeanne pour le crime qu'il avait commis rendait plus complète encore la sécurité, s'était, nous l'avons dit, embarqué à Londres sur le " Lord-Maire," un paquebot en partance pour New-York. A bord de ce paquebot se trouvaient cent vingt-trois passagers allant à des destinations différentes. Ces passagers, dont un assez grand nombre était Américains, appartenait à toutes les classes de la société. Paul Harmant, puisque c'est ainsi que nous désignerons désormais l'ex-contremaître, occupait une cabine de première classe et n'avait, ou du moins pouvait n'avoir aucune relation avec les pauvres diables du gaillard d'avant.

XXXII

L'embarquement avait eu lieu à dix heures du matin. Paul Harmant était arrivé l'un des premiers. Avant de descendre dans sa cabine, il attendait, accoudé à un bastingage, que l'embarquement fût terminé et que le second du navire eût procédé à l'appel nominal des voyageurs. Jusqu'à cette époque, le mécanicien n'avait mis les pieds sur un navire que pour aller de France en Angleterre. En conséquence il regardait avec curiosité tout ce qui l'entourait et se promettait, une fois en route, d'étudier le mécanisme de la machine à vapeur, différant par bien des points de celle qui fonctionnait à Alfortville. Les passagers en ce moment se trouvaient pêle-mêle, les places de chacun n'étant point encore désignées. Les allées et venues des matelots affairés offraient un coup d'œil mouvementé et pittoresque.

Parmi les derniers arrivés se trouvaient un homme de cinquante ans appartenant évidemment à la classe riche, et accompagné d'une charmante jeune fille de dix-huit à vingt ans. A côté d'eux se voyait un grand garçon de vingt-huit ans environ. Ce grand garçon offrait le type si facile à reconnaître de l'ouvrier intelligent, mais loustic et bambocheur. Vêtu d'un costume de velours à côtes,

comme en portent les mécaniciens ou les charpentiers, et tenant une petite valise à la main, il était blond, maigre et pâle, complètement imberbe, sauf un soupçon de moustache au-dessous des narines ; un sourire gouailleur semblait avoir élu domicile sur ses lèvres minces. Ses petits yeux d'un bleu d'acier, aux prunelles mobiles, offraient une expression d'astuce et de malignité. Sa tournure débauchée était celle des ouvriers qui fréquentent les "assommoirs" beaucoup plus que les ateliers. Il parlait d'une voix grasse, en laissant traîner les mots.

—Excusez ! fit-il en mettant le pied sur le pont. C'est frotté ici que c'en est comme un vrai verglas ! Au moindre roulis on risquera de casser le verre de sa montre sur le parquet ! Oh ! malheur !

En l'entendant s'exprimer ainsi, l'homme de cinquante ans et la jeune fille échangèrent un sourire, puis, se tournant de son côté, l'homme lui dit avec un accent anglais très prononcé :

—Vous voilà en route pour l'Amérique. Votre passage et votre nourriture sont payés ; je vous ai en outre remis une somme de deux cents francs ; je n'aurai donc point à communiquer avec vous pendant la traversée. En arrivant à New-York nous nous retrouverons.

—Compris, monsieur, répliqua le grand garçon dont nous avons esquissé la silhouette. Vous en premières, moi en secondes. Après l'appel nominal vous passerez au salon et je resterai dans l'antichambre. Soyez paisible, je vous lâcherai le coude en route et je vous retrouverai au débarquement. Je suis lesté pour le voyage ; c'est le principal. Tout va bien :

Oh ! oh ! les petits agneaux,  
Qu'est-ce qui casse les verres !...

L'ouvrier alluma une cigarette, tandis que son interlocuteur et la jeune fille allaient se placer près du bastillage, à deux ou trois pas de Paul Harmant. Celui-ci tourna la tête du côté de ses nouveaux voisins et ses regards s'arrêtèrent avec complaisance sur la jeune fille blonde aux yeux bleus, grande et mince, admirablement bien faite, délicieusement jolie, gracieuse et distinguée.

—Bien belle personne ! se dit-il. Le monsieur aux cheveux gris doit être son père.

L'enfant blonde s'était aperçue de l'attention du voyageur, et de l'admiration qu'exprimait son regard. Une rougeur vive envahit son visage, et elle changea de position, de manière de n'être plus en vue.

L'appel commença. Le pêle-mêle des passagers existait sur le pont. On se coudoyait sans distinction de classe. L'ouvrier en complet de velours à côtes se trouvait à égale distance de l'homme aux cheveux gris qui accompagnait sa fille et de l'ex-contremaître d'Alfortville. Le second du navire, tenant à la main la liste, appela les noms de James Mortimer et de Noémi Mortimer, auxquels répondirent l'enfant blonde et son père.

Noémi Mortimer, pensa Jacques Garaud, deux noms charmants !

—Monsieur Paul Harmant ! appela le second.

—Présent ! répondit Jacques.

En entendant appeler "Paul Harmant," le jeune homme à l'allure dégingandée et au langage pittoresque tressaillit brusquement et ses yeux se fixèrent avec une étrange expression de curiosité sur l'homme qui venait de répondre : "Présent !"

—Paul Harmant ! murmura-t-il. Le nom de mon cousin le mécanicien qu'on prétendait défunt ! Ah ! par exemple, elle est bien bonne celle-là ! Le bonhomme me fait l'effet d'un particulier qui a le sac ! Ça serait rigolo tout de même de se découvrir un parent calé ! Et il devisait Jacques Garaud qui ne se doutait guère de l'impression que produisait le nom emprunté par lui à un camarade mort.

—C'est drôle, poursuivit l'ouvrier, je l'ai vu autrefois, mon cousin, et je ne le reconnais pas du tout. Il était plus jeune, c'est vrai, et les années ça change un homme, mais enfin je me souviens un peu de ses traits, et il me semble que je n'en retrouve pas un seul dans ce visage-là. Ça ne doit pas être lui. "Il y a plus d'une âne à la foire qui s'appelle Martin !" dit le proverbe. C'est égal je taillerai une bavette avec ce particulier-là.

En ce moment on appela :

—Ovide Soliveau !

Le Parisien répondit :

—Voilà !

L'appel fut bientôt terminé. Immédiatement après on donna l'ordre de classement des passagers.

—Sapristi, pensa l'ouvrier, plus que ça de chique. Le paroissien voyage en première classe comme l'ingénieur Mortimer et sa "demoiselle !" Nous voilà séparés. Où va-t-il ? A New-York ? Si c'est à New-York, comme je l'espère, je le pigerai au débarquement ; mais, en attendant, impossible de causer. Que je suis bête ! ajouta Ovide Soliveau en se frappant le front. Si les "deuxièmes" ne vont pas dans les "premières," les "premières" peuvent sans difficulté aller dans les "deuxièmes." Je ferai passer mon nom à ce Paul Harmant, et il viendra me trouver sur le gaillard d'avant. Rien de plus simple.

Les voyageurs avaient pris possession de leurs places respectives, le paquebot leva l'ancre et fila bientôt à toute vapeur vers l'Amérique. Dès le second jour, Ovide Soliveau s'aperçut que les voyageurs de première classe ne se gênaient point pour continuer leur promenade sur l'avant du navire ; il espérait que Paul Harmant y viendrait d'un moment à l'autre fumer son cigare et qu'il lui serait facile de l'aborder. Cet espoir fut déçu. Jacques Garaud montait peu sur le pont, même à l'arrière, et passait la plus grande partie de son temps au salon où se tenaient de préférence l'ingénieur James Mortimer et la blonde Noémi. Il se mettait l'esprit à la torture pour trouver un prétexte ingénieux qui lui permit d'entrer en relations avec le père et la fille, mais son imagination ne lui suggérait absolument rien de pratique.

Quelques mots surpris d'une conversation entre Mortimer et un passager lui avaient appris que Mortimer se rendait à New-York, son lieu de naissance. Allant lui-même à New-York, l'ex-contremaître souhaitait d'autant plus faire la connaissance d'un homme qui pendant le voyage pourrait le mettre au courant des coutumes du pays, et qui, une fois en Amérique, lui serait certainement très utile s'il parvenait à capter sa confiance. Mais, nous le répétons, il ne trouvait rien.

Trois jours s'étaient écoulés depuis le départ. Le temps, magnifique, avait attiré sur le pont une grande partie des passagers. Le paquebot filait à grande vitesse sur une mer calme comme un lac, et laissant derrière lui un panache de fumée noire et un long sillage d'écume blanche. Ovide Soliveau parcourait les groupes à l'avant, afin de s'assurer s'il n'y rencontrerait pas ce "Paul Harmant" qui peut-être était son cousin. Mais pas plus que la veille et l'avant-veille, Jacques Garaud ne quittait le salon.

—Pas possible ! se disait Ovide, pour se payer comme ça le régime cellulaire, faut que le paroissien soit malade ! Je vais m'en assurer "illico !"

Il piqua droit à un employé au service des cabines, qui tant bien que mal parlait français, le salua et lui adressa ces mots :

—Pardonnez-moi, mais si c'était un effet de votre complaisance, j'aurais à vous prier de me rendre un petit service.

—Aoh ! yes ! répondit l'Anglais, je volé bienne.

—Voilà la chose. Il y a un passager de première classe que l'on a nommé devant "Bibi" le jour de notre embarquement.

—Bibi ? interrompit l'employé.

—Bibi, c'est moi, répondit Ovide. Son nom m'a rappelé celui d'un mien cousin que je croyais défunt, et qui l'est peut-être, en effet, mais qui peut-être aussi se porte comme vous et moi.

—Aoh ! yes ! ce été possible.

—Je voudrais savoir à quoi m'en tenir. Or, comme le règlement m'interdit l'entrée des premières, et que je respecte la consigne, je viens vous prier de me rendre le service de prévenir ce monsieur que quelqu'un qui a quelque chose d'intéressant à lui dire, mais qui ne peut pas aller le rejoindre, le prie de venir le trouver pour cinq minutes sur le gaillard d'avant.

—Aoh ! yes ! Disez à môa le nom du personnage.

—Paul Harmant.

—Disez aussi à môa le nom de vôo.

—Ovide Soliveau, sujet Français, natif de Dijon (Côte-d'Or).

—Aoh ! yes, ce été siouffisant. Je rendrai le service à vôo.

### XXXIII

L'employé au service des cabines tourna méthodiquement sur ses talons et descendit avec une raideur toute britannique les marches de l'escalier conduisant à l'entrepont.

—Pas bavard, ce coco là ! se dit Ovide en le regardant s'éloigner, mais bon enfant tout de même, et c'est ce qu'il me faut.

L'Anglais descendit au restaurant et s'adressant au maître d'hôtel lui demanda dans sa langue maternelle :

—Connaissez-vous un monsieur Paul Harmant, des premières ?

Le maître d'hôtel ouvrit un agenda dont chaque feuil portait une lettre alphabétique. Il chercha d'abord à l'A, puis, ne trouvant rien, il passa à la lettre H.

—"Harmant (Paul)," répéta-t-il, cabine numéro 24. C'est ce passager qui se tient presque toujours au salon.

—Bon, je me souviens. Je vais voir.

Et l'employé se rendit au salon où l'ex-contremaître piochait la grammaire anglaise et le dictionnaire, car il voulait en arriver promptement à se faire à peu près comprendre. Le garçon, s'approchant de lui, l'aborda par ces mots :

—Je prié vôo de pardonner à môa. Ce été vôo qui été le très honorable Paul Harmant ?

Jacques Garaud leva vivement la tête.

—Oui, fit-il avec une curiosité mêlée d'étonnement et d'inquiétude, c'est moi. Que me voulez-vous ?

—Ce été ioune passager de seconde classe qui demande à parler à vôo sur le gaillard d'avant.

L'étonnement de l'ex-contremaître grandissait.

—Un passager des secondes qui demande à me parler ! répéta-t-il,

—Aoh ! yes.

—Mais je ne connais personne sur le paquebot.

—Cette passager paraît connaître vôo parfaitement.

—Comment s'appelle-t-il ?

—Ovide Soliveau.

Paul Harmant interrogea sa mémoire.

—Je n'ai jamais entendu prononcer ce nom, j'en suis sûr, dit-il après un instant de réflexion.

L'employé reprit :

—Aoh ! yes ! Ovide Soliveau, mécanicien, sujet français, né à Dijon (Côte-d'Or). Il semble à l'ouï reconnaître en vôo ioune cousin à l'ouï qu'il croyait défunt.

Jacques Garaud tressaillit, pâlit, et se leva brusquement pour dissimuler son trouble.

—Mon cousin, mon cousin Ovide Soliveau, balbutia-t-il. C'est bien, je vous remercie, je vais monter sur le pont.

L'employé se retira. L'ex-contremaître sortit du salon, mais, au lieu de gagner immédiatement l'escalier, il s'élança vers sa cabine.

—Que signifie cela ? se demandait-il. Cet Ovide Soliveau serait-il véritablement le cousin de Paul Harmant, mort à Genève, et que je fais revivre ? Au moment où je me croyais bien en sûreté sous mon nom d'emprunt, un hasard diabolique va-t-il me mettre en face d'un homme qui peut m'arracher mon masque ? Mais oui, poursuivit-il avec un geste d'effroi, la mère de Paul Harmant était une Soliveau, le livret qui se trouve entre mes mains en fait foi, et je l'avais oublié !

Tout en parlant, Jacques avait exhibé son portefeuille. Il en tira le livret en question, l'ouvrit à la première page et lut :

"Paul-Honoré Harmant, fils de Césaire Harmant et de Désirée-Claire Soliveau."

—C'est bien un parent de feu mon camarade, continua-t-il. Que faire ? Ne point aller à ce prétendu cousin, c'est éveiller des soupçons, le pousser à chercher, à écrire, à s'informer, c'est compromettre l'identité fabriquée par moi. C'est me perdre ! Il faut payer d'audace. Je saurai bien tenir tête à cet homme et lui prouver que je suis Paul Harmant.

Le lui prouver ! répéta Jacques, sera-ce possible s'il est certain que son cousin est mort ? Quoi qu'il

en soit, je dois le voir ! C'est un obstacle que ma mauvaise chance jette sur mon chemin. Il faut le tourner ou le briser !

Jacques essuya son front mouillé de sueur, replaça le livret dans son portefeuille, remit le portefeuille dans sa poche, puis, prêt à braver l'orage qui peut-être grondait sur lui, il gagna le gaillard d'avant. Ovide, convaincu que l'Anglais avait fait sa commission, et presque certain que le passager porteur du nom de Paul Harmant, qu'il fût ou ne fût pas son cousin, viendrait le trouver pour avoir une explication avec lui, attendait sans trop d'impatience en fumant force cigarette. Quand il aperçut Jacques, il se dirigea vivement de son côté.

—C'est vous, monsieur, fit-il en le saluant. Je vous remercie de vous être dérangé pour moi, et je vous en remercie d'autant plus qu'en vous regardant de près, quoiqu'il y ait bigrement longtemps que nous ne nous sommes rencontrés, je suis à peu près sûr de ne pas me tromper et de tendre la main à mon cousin, à mon vrai cousin, car vous êtes Paul Harmant, n'est-ce pas ?

—Parfaitement ! répondit Jacques, sentant qu'il ne pouvait nier, car le registre du bord portait le nom et les prénoms qu'il avait jugé convenable de s'offrir, et la vérification était facile.

Ovide poursuivit :

—Paul-Honoré Harmant, de Vougeot (Côte-d'Or), le pays du plus fameux vin de France ! fils de Césaire Harmant.

—Et de Désirée-Claire Soliveau, acheva Jacques.

—La propre sœur de mon père, dit le Dijonnais.

—Ce qui fait que vous êtes mon cousin Ovide Soliveau.

—Un peu, mon neveu ! s'écria Ovide.

Les deux hommes se serrèrent la main, puis Ovide reprit joyeusement, avec sa familiarité de bon vivant.

—Ah ! saperlipopette, mon cousin, quelle veine de se retrouver ! Moi je te croyais mort !

Mort ! répéta Jacques Garaud avec un sourire. Entre nous, j'en doute un peu ! Qui diable a raconté cela ?

—On le disait au pays, où je suis allé il y a cinq ans, mais on n'en était pas tout à fait sûr.

—Enfin, d'où venait ce bruit absurde ?

—Un ouvrier genevois, de passage à Dijon, avait persuadé ça à ta mère. Il ajoutait que tu avais claqué à l'hospice. La bonne femme allait écrire afin d'apprendre la vérité, quand elle mourut elle-même d'une attaque d'apoplexie, un an juste après ton père. Tu as dû savoir tout ça ?

—Oui, oui, répondit Jacques Garaud, enchanté de se trouver si bien renseigné, j'ai su ça à l'époque, et ça m'a fait beaucoup de chagrin. Pauvre père, pauvre mère.

Et le misérable fit semblant d'essuyer une larme. Ovide reprit :

—Tu as été au pays, sans doute, toucher le petit héritage que tes parents t'avaient laissé ? Pas grand'chose. Mais enfin ce qui arrive est toujours bon à prendre.

—C'était peu de chose en effet, répliqua Jacques.

—Faut pas te plaindre, ma vieille. Je n'ai pas hérité d'un radis, moi qui te parle.

—Comment, tu as perdu tes parents ?

—Il y a deux ans. Plus un Soliveau dans la Côte-d'Or ! De toute la famille c'est moi seul qui reste. Comme toi de la famille Harmant, mon vieux Paul. Disparue, la famille Harmant ! Ni tenants, ni aboutissants. Ça nous constitue la position d'orphelins. Deux pauvres orphelins ! Ah ! quelle chance de se retrouver entre cousins ! Figure-toi que je ne t'avais pas positivement reconnu d'abord, le premier jour. Je doutais. Dame ! Voilà six ans que nous ne nous sommes vus, tu avais vingt-cinq ans et moi vingt-deux, et tu peux te flatter d'être joliment changé, à ton avantage d'ailleurs. Ah ! sans le nom, tu sais, jamais je ne t'aurais reconnu pour mon cousin. Il y a aussi la toilette ! Mazette, quelles frusques ! T'es devenu un "smossieu" très chic, un particulier tout à fait rupin ! Est-ce que depuis notre seule et unique rencontre à Marseille, il y a six ans, tu as fait fortune ?

—Fortune ! pas précisément.

—Tant pis.

—Mais, néanmoins, je ne me plains pas de ma position. J'ai mené à bien une invention qui m'a permis de mettre de côté quelques milliers de francs.

Ah ! tonnerre ! les inventions, ça vous enrichit un homme d'un coup, à moins que ça ne tourne mal, et alors, "ratiboisé" Mais tu étais un malin, toi ! tu avais été à l'école de Châlons et ensuite aux "Arts et Métiers." Tu avais du goût pour le dessin.

—Oui, oui, j'ai beaucoup travaillé.

Puis Jacques, voulant changer le cours de la conversation et obtenir des renseignements sur "son cousin," ajouta :

(La suite au prochain numéro.)

### LA POULE PLUMÉE

UNE femme s'accusait un jour à saint Philippe de Néri d'être trop portée à la médisance. Le confesseur lui demanda :

—Le défaut est-il habituel chez vous ?

—Hélas ! oui.

—Vous y tombez tous les jours ?

—Tous les jours, et souvent plusieurs fois dans un jour.

—Ma chère fille, dit le saint à sa pénitente, votre faute est grande, plus peut-être que vous ne le croyez, mais la miséricorde de Dieu est grande aussi, avec la volonté énergique de vous corriger, la prière aidant, je ne doute pas que vous ne triomphiez bientôt de cette habitude fâcheuse et qui semble si fort enracinée. Pour votre pénitence, mon enfant, voici ce que vous ferez : vous irez au marché voisin ; vous achèterez une poule récemment tuée et couverte encore de ses plumes ; vous vous acheminerez ensuite hors de la ville jusqu'à un point déterminé, en faisant plusieurs longs détours, et en plumant la poule que vous tiendrez entre vos mains pendant toute la durée de la promenade que je vous impose. Votre course finie, la poule plumée et bonne à mettre à la broche, vous reviendrez me trouver pour me rendre compte.

On imagine l'étonnement de la pénitente.

—J'obéirai, mon Père, dit-elle humblement, en dépit des objections qui s'élevaient dans son esprit.

Aussitôt elle se rend au marché, achète une poule et, tout en marchant, elle se met à la plumer comme elle en avait reçu l'ordre.

La dernière plume arrachée, elle revint vers son confesseur avec un empressement qui n'était peut-être pas sans quelque mélange de curiosité.

—Ah ! dit le saint en la revoyant, voilà qui est bien, et vous avez fidèlement accompli la première partie de mon ordonnance comme médecin de votre âme ; j'espère qu'il en sera de même de la seconde, et alors certainement vous serez guérie. Retournez aux lieux d'où vous venez, et, passant par les mêmes chemins, ramassez une à une les plumes de la poule semées tout le long de la route.

—Mais c'est impossible, mon Père, c'est impossible ! J'ai laissé tomber ces plumes au hasard, tout le long du chemin, le vent a dû les emporter. Comment voulez-vous, mon Père, que je puisse les retrouver maintenant ! J'y perdrais inutilement des journées entières.

—Eh bien ! mon enfant, reprit alors le bon religieux, eh bien ! les médisances et les calomnies sont comme ces plumes que vous renoncez à rattrapper quand une fois le vent les a dispersées. Vos paroles meurtrières et funestes sont tombées dans nombre d'oreilles et de cœurs à vous souvent inconnus, et combien de vos auditeurs pressés à les répandre de tous côtés ? Rattrapez-les à présent si vous le pouvez !.....

—Ah ! mon Père, que cela est vrai ! comment n'y avais-je pas pensé ? Priez Dieu pour moi afin que je me corrige.

—Allez donc, ma fille, et ne pêchez plus.

Si l'on est capable de beaucoup écrire, il faut écrire beaucoup. La fécondité littéraire ne s'aménage pas comme une coupe de bois.—F. BRUNETIÈRE.

### LES REFLETS

J'irais à l'aventure : au flanc de la ravine,  
La neige éblouissante étendait son manteau ;  
Près de moi, sur les pins, au loin, sur la colline,  
Le soleil d'or brillait comme au jour le plus beau.

Ses obliques rayons, sur la nappe argentine,  
En frappant droit là-bas, le versant du coteau,  
Illuminaient partout la face cristalline,  
Des mille diamants de cet échin nouveau.

Et songeant, je disais : " Pourquoi sous la lumière  
De l'astre aux rayons d'or, de la même manière,  
Tous ces flocons épars ne scintillent-ils pas ? "

Hélas ! c'est votre image, ô trop nombreuses âmes  
Qui ne savent briller sous les divines flammes  
Chaque matin sur vous, rayonnant ici-bas !

MAXIMILIEN COUPAL.

### NOTES ET IMPRESSIONS

Tout travail où l'inspiration n'a point de part m'est impossible.—EUG. DELACROIX.

Il en est de certains artistes comme du duc de Guise ; ils paraissent plus grands couchés que debout.—JULES CLARTIE.

La douleur ne parle éloquentement qu'à ceux qui savent la vie et ses amertumes.—PAUL MANTZ.

Tous les gouvernements, même les mieux établis, ont toujours l'abîme au-dessous d'eux, comme les plus forts navires.—JULES TROUBAT.

### RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

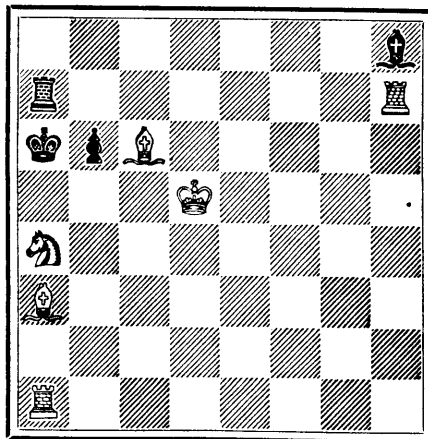
No. 67.—ENIGME FANTASISTE

On demande comment se nomme  
La lune habitée par un homme.

No. 68.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Jas. B. Halkett, Ottawa

Noirs



Blancs

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

### SOLUTIONS :

No. 64.—Les mots sont : Diète et Tiède.

No. 65.—Le mot est : Vertu.

No. 66.—Les mots sont : Graines et Engrais.

### ONT DEVINE :

Problèmes.—Rodolphe Garneau, Québec ; D. A. A. C., Montréal ; Un abonné, Wotton.

Rébus.—Adjutor Marquis, Québec ; Fred. Leroux, Montréal ; Eugène Defoy, chemin Sainte-Foye, Québec ; F. A. Préfontaine, South Durham ; Un abonné, Wotton ; Achille LeBel, Québec ; Mlle Denise Bourque, village Saint-Gabriel (Montréal) ; M. E. H., St-Sauveur de Québec ; F. X. Bousquet, St-Paul (Minn.) ; Dame C. Lesigne, Montréal.

### RÉBUS

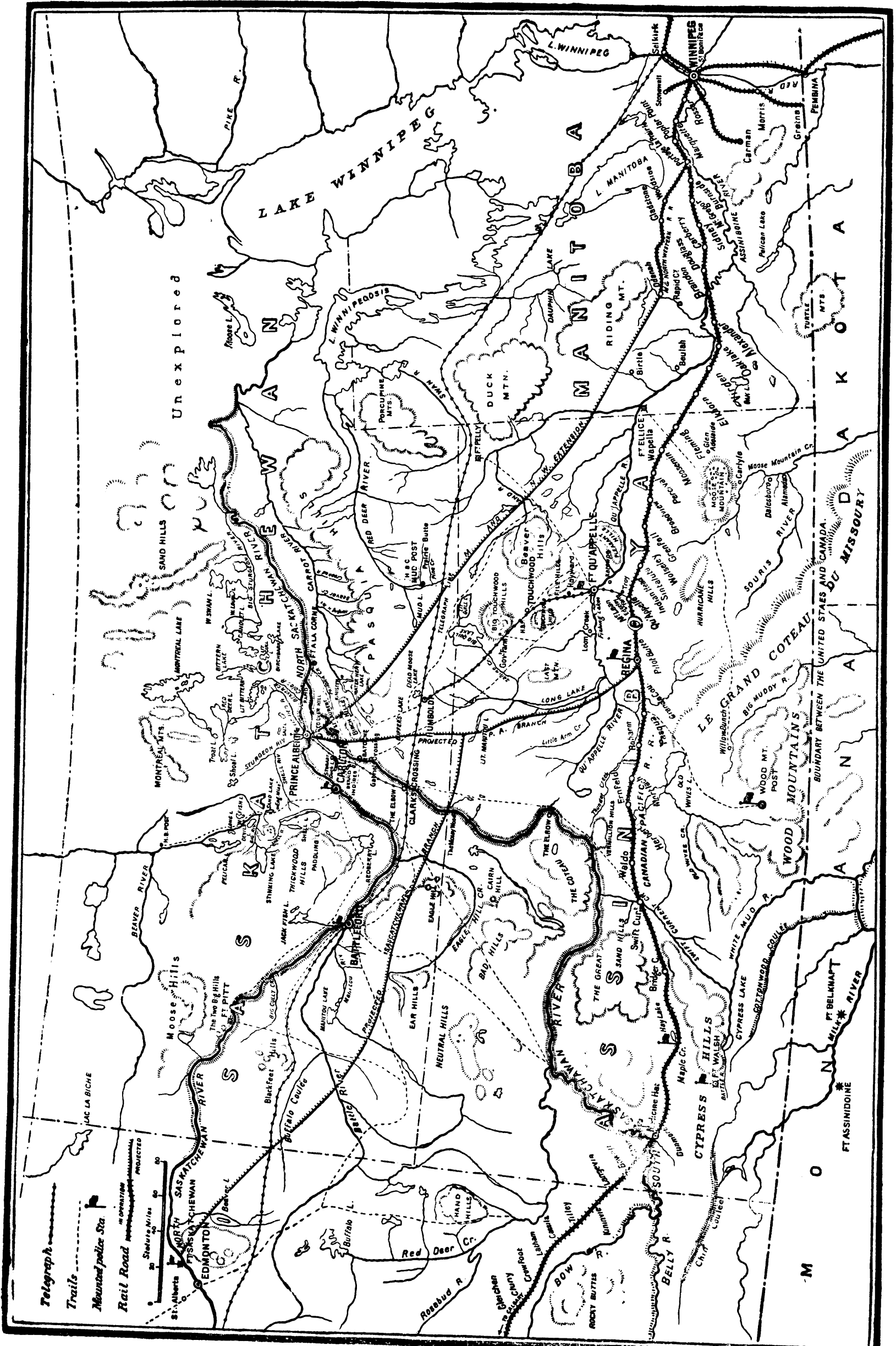


**MATAMORE  
SYCOMORE  
GOMORRHE  
CLAYMORE  
REMORD**

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

Qui vole un œuf vole un bœuf.





CANADA - Carte Officielle du Theatre de la Guerre au Nord-Ouest.

13re Bu

lis. ue at